

## LES TEMPS, LE TEMPS, L'OUBLI\*

Entretien avec Sorin Alexandrescu  
réalisé par Mihaela-Gențiana Stănișor  
(seconde partie)

Sorin Alexandrescu, né à Bucarest, est le fils de Constantin et Cornelia Alexandrescu. Sa mère était la sœur de l'écrivain et de l'historien des religions, Mircea Eliade. Il a fait des études philologiques à l'Université de Bucarest, et, avant son départ en Hollande (1969), il a publié, entre autres, une monographie dédiée à l'auteur américain William Faulkner. Aux Pays-Bas, il fait une prestigieuse carrière universitaire à l'université d'Amsterdam (maître de conférences en 1976, professeur en 1980), et se consacre à la sémiotique, à l'histoire des idées et aux études roumaines. Il crée ainsi, à Amsterdam, en 1971, le programme d'études roumaines complète de quatre ans, *L'Association internationale des études roumaines* et la revue *International Journal of Romanian Studies* (1976-1989) aussi bien que *L'Association néerlandaise de sémiotique* et *L'Institut de recherches de L'Université d'Amsterdam pour la sémiotique, la théorie littéraire la philosophie et l'histoire de l'art*. Collaborateur assidu de A. J. Greimas à Paris, il participe aux publications et aux autres activités du groupe en France et en Italie. Il a été l'un des membres actifs de la diaspora littéraire roumaine et un militant pour la démocratie du pays dans le cadre du *Roemenië Comité*, (*Le Comité pour la Roumanie*), 1989-1991. Après 1990, il revient en Roumanie et s'implique dans la réhabilitation de la Bibliothèque universitaire grâce à l'aide financière hollandaise. Il donne de nombreux cours aux universités de Bucarest, de Constanța et de Iassy. Il est nommé conseiller pour la culture et l'éducation du président de la Roumanie, Emil Constantinescu (1998-2000). En 2001, il est le fondateur et le directeur du Centre d'excellence en études visuelles (CESI) de l'université de Bucarest et de son école doctorale.

Sorin Alexandrescu a publié des ouvrages de philosophie de la culture et de sémiotique. Il est l'auteur des livres : *William Faulkner*, 1969 ; *Logique du personnage : réflexions sur l'univers faulknerien*, 1974 ; *Dichtersuit Roemenië*, 1976 ; *Transformationalgrammar and the Rumanianlanguage*, 1977 ; *Roemenië. Verbalen van dezeitijd*, 1988 ; *Hemel en Aarde. Werelden van verbeelding*, 1991 ; *Richard Rorty*, 1995, *Figurative Art. Beginning and End of the 20th Century in Romania*, 1998 ; *Paradoxul român, (Le Paradoxe roumain)*, 1998 ; *Privind înapoi, modernitatea (Regardant en arrière, la modernité)*, 1999 ; *Identitate în ruptură. Mentalități românești postbelice, (Identité dans la rupture. Mentalités roumaines d'après la guerre)*, 2000 ; *La modernité à l'Est. 13 aperçus sur la littérature roumaine*, 2000 ; *Mircea Eliade, dinspre Portugalia (Mircea Elide, vu du Portugal)*, 2006, ainsi que de nombreux essais.

---

\* Mes remerciements à Liliana Alexandrescu-Pavlovici pour la lecture critique du manuscrit, SA.

**Mihaela-Gențiana Stănișor :** *Y a-t-il un livre parmi ceux que vous avez lus que vous auriez aimé écrire ?*

**Sorin Alexandrescu :** Oui, il y en a beaucoup. Au temps de mes recherches sémiotiques, j'ai écrit un essai sur *L'Étrange* à partir d'un récit de Maupassant qui complétait, dans un sens, le schéma du fantastique mis en place par Todorov. Je me suis demandé alors si je n'aurais pu écrire un livre sur la littérature fantastique mieux qu'il ne l'ait fait lui-même. J'ai effleuré le même doute, si grotesque qu'il me parut, pendant la lecture du livre de Greimas sur Maupassant. Un article sur la photographie aurait pu devenir le point de départ pour un livre comparable à celui de Barthes, *La chambre claire* ! J'y pourrais ajouter d'autres exemples dont j'ai rêvé plus tard dans ma vie. Mais qu'est-ce que cela veut dire en fait ? La jalousie assez ridicule d'un presque débutant envers des auteurs tellement réputés ? Je ne crois pas, la jalousie m'a rarement fait souffrir. Un sentiment tellement confus est pertinent, je crois, seulement dans la mesure où il révèle quelque chose dont on n'est pas conscient autrement. En fait, j'entends au fond de cette réaction embarrassante un frémissement amer devant mon incapacité de faire plus vite un travail plus ample, visible non pas au niveau de leurs exploits, mais à un niveau comparable. Je sentais qu'une certaine force créatrice ne réussissait pas à briser ses barrières : une chrysalide n'arrivait pas à se développer en papillon. Cette impression d'être fermé en moi-même ne m'a jamais quitté, ni la révolte contre la lourdeur, ou le rythme trop lent de mon activité, comme si un mur épais clôturait mon corps aussi bien que mon esprit, mes habitudes à penser dont je ne parvenais pas à me détacher aussi simplement que le faisait Barthes – il était toujours mon héros – au moment où il abandonnait la sémiotique de sa jeunesse. Vouloir écrire le livre produit par quelqu'un d'autre signifie l'impuissance à l'écrire soi-même. Autrement dit, l'incapacité de sortir d'un état à jamais virtuel, de rompre la malédiction de rester toujours en deçà d'un certain seuil, d'une vraie naissance, de l'accès à une existence dont les autres parviennent si simplement, dirait-on, à se réjouir.

**M.-G. S. :** *Y a-t-il un auteur que vous auriez aimé connaître personnellement ?*

**S. A. :** Je ne sais pas. Peut-on vraiment connaître un auteur ? Le connaître *en tant* qu'auteur, ou le connaître en tant qu'un individu qui, parfois, écrit quelque chose ? Répondre à la question dans le premier sens semble impossible et, dans le second, inutile. En plus, les deux entités – l'écrivain et l'homme – se superposent réellement plutôt dans les petits détails, dans les automatismes vicieux dont s'amuse les voisins. Le personnage insignifiant qu'on devient aussitôt qu'on sort de son bureau, ou de son atelier, si l'on est peintre, est plutôt gênant. On n'est plus soi-même au moment où l'on devient écrivain, peu importe la qualité. Au moment où l'on tape à la machine, on devient un autre. Je découvre brusquement, par exemple, que je suis en train de penser, sans en être vraiment conscient au début, à Derrida en train d'écrire ses brillantes réponses aux questions qu'on lui posait pendant les interviews repris dans *Penser à ne pas voir*, et ceci simplement parce que je n'ai pas pu lâcher ce livre hier soir jusqu'à très tard dans la nuit. L'imaginaire, vraiment, est plus fort que moi.

À propos de Derrida, cependant. J'avais réussi à Amsterdam, alors que j'étais le directeur d'un institut de recherches que j'avais fondé à l'Université, à inviter quelques personnalités illustres, de Paul Ricoeur à Richard Rorty, pour s'adresser au public académique. Non pas Derrida, je ne me rappelle plus pourquoi. Il a été pourtant invité par un collègue. J'ai assisté à sa longue conférence – toutes ses conférences étaient interminables – et, en sortant ensuite de la salle, je me suis trouvé par hasard à côté de lui. Il était seul à ce moment et j'aurais pu l'aborder très facilement. Tout d'un coup, je me suis senti incapable de le faire parce qu'en fait je n'avais rien à lui demander. L'auteur que j'admirais depuis longtemps, tant sur scène, que dans ses livres, paraissait insignifiant à côté de moi,

dans le couloir. Comme il y avait des gens qui me regardaient, assez surpris par mon silence, j'ai dû inventer une excuse afin de sortir immédiatement du bâtiment. J'ai perdu ainsi, tout bêtement, la discussion qui s'ensuivit.

**M.-G- S. :** *Quels sont les principaux pièges à l'affirmation de la culture roumaine à l'étranger et comment vous expliquez-vous que, parfois, les auteurs les plus admirés dans leur pays (Eminescu, par exemple) n'ont pas le même sort ailleurs ?*

**S. A. :** Merci de changer si gentiment le sujet de la discussion ! En parlant des « pièges », vous suggérez que nous tombons nous-mêmes, et assez souvent, dans les mêmes erreurs. Vous avez raison. Répéter une erreur veut dire ne pas pouvoir sortir d'un mécanisme contre productif qui perpétue nos différences culturelles des autres européens. Quelles sont ces différences ? Je ne pense pas aux différences liées à la langue qu'on parle, les attitudes ou les gestes, la politesse ou les stratégies : les Roumains savent très bien s'adapter aux nouveaux codes, ils sont d'ailleurs plutôt mimétiques que réfractaires. Ce qu'ils saisissent trop tard, ou jamais, sont les différences qui tiennent du *système* d'une autre culture, de son fonctionnement, de l'idéologie des gens ou du fait que leurs partenaires respectent certaines valeurs, différentes des nôtres, comme *allant de soi*, tandis qu'elles nous paraissent, à nous, toujours étranges. Le malentendu reste ainsi non éclairci. Un deuxième obstacle est constitué par notre incapacité à comprendre qu'au-delà de ce système de valeurs communes, les gens en question diffèrent entre eux selon leur classe sociale, religion, ethnie ou éducation individuelle ; ces différences restent aussi très difficiles à saisir. Autrement dit, nous ignorons autant le *discours culturel commun* que les *dialectes* de ce discours. Enfin, leurs développements *historiques* restent opaques aussi, aux deux niveaux à la fois, car nous disposons, au moment d'arriver à l'étranger, des informations ou bien restreintes à un certain passé, d'habitude celui qu'ont vécu nos sources, ou bien provenant, au contraire, de l'actualité extrême, cueillies des médias avant qu'elles soient acceptées par le discours commun.

En fait, il ne s'agit pas, en ce dernier cas, d'un manque d'informations proprement dit, mais de quelque chose de plus profond que je nommerais, faute d'un terme plus exact, la difficulté de saisir *la perspective intérieure* d'une autre culture ; elle suit un rythme de développement propre dont il est difficile de se rendre compte du dehors. Ce rythme semble fonctionner en Roumanie ou bien plus lentement qu'ailleurs, ou trop rapidement, mais à un niveau superficiel. La raison en est, peut-être, notre rapport à l'histoire : nous essayons plutôt de l'ignorer que de nous inscrire dans son flux réel. Autrement dit, nos attitudes et actions semblent – surtout au niveau des intellectuels – ancrées plutôt dans certaines habitudes de penser propres à un certain passé, sinon à un panthéon de valeurs atemporelles, élevées au rang du mythe (voir Lucian Blaga, Mircea Eliade, Mircea Vulcănescu), que dans les réalités de notre temps, constituées, elles, par l'histoire récente. Nous pouvons découvrir cette attitude dans toute l'histoire moderne du pays, mais sa présence est frappante surtout pendant le communisme, et après. À la différence de régimes totalitaires de droite, souvent dynamisés par l'énergie hystérique d'un Hitler, ou d'un Mussolini, qui demandaient à leur gens un *faire* violent, non réfléchi, prêt toujours à glisser en tuerie, ou en guerre, le totalitarisme de gauche, le communisme, a dominé les masses en les plongeant dans une passivité absolue, en les contraignant au *non faire* d'un automate réduit aux applaudissements et la répétition sans fin de slogans insensés, abêtissants.

La servitude, l'habitude de la passivité, la paralysie de l'initiative, ont subi un vrai choc par la Révolution de décembre 1989 qui a libéré la *volonté de faire* et a conduit à l'apparition d'un capitalisme sauvage, en fait aussi sauvage qu'avait été la répression auparavant. Ceci ne veut pas dire, cependant, que tout est en ordre. Les Roumains ont pensé faire *tabula rasa* et repartir à zéro *comme si* le communisme n'avait pas occupé quarante-quatre ans de leur histoire, la vie d'au moins deux générations de gens qui ont appris à oublier la loi morale et juridique, ainsi que l'initiative personnelle, et ont vécu seulement une *vie commandée*. On ne peut effacer l'oubli par mot d'ordre, on

ne peut déraciner ces habitudes simplement en les renversant dans leur contraire, c'est-à-dire en criant aux gens, d'un coup « Enrichissez-vous », d'autant plus que ni un François Guizot, ni un Louis Philippe n'étaient là pour soutenir la commande. « Enrichissez-vous, n'importe comment, mais vite, et on verra ensuite ce que ça va donner! » Les résultats, on les voit maintenant.

Je voudrais pourtant m'arrêter seulement à la question d'un oubli qui n'en est pas un car il est plutôt un refus de se rappeler le passé. *La répression communiste de la société « au présent » a été maintenant reportée à l'intérieur, elle est devenue la répression psychique « au passé » exercée par tous sur eux-mêmes.* Notre refus de nous rappeler le passé communiste, au début conscient et sélectif, est devenu ensuite inconscient et général. Fonctionnant au début soit par honte, soit à cause de trop de souffrance, il s'est vite amplifié. L'oubli de l'histoire récente a attiré l'oubli de toute histoire : nous ne nous soucions plus *de la distance* qui sépare le présent des temps révolus. En fait, notre sens de l'histoire s'est bloqué : nous ne croyons plus à l'importance de l'histoire, nous ne jugeons plus les faits quotidiens en les projetant sur l'écran de l'histoire, nous ne croyons plus que notre histoire ait un sens, ni que nous soyons encore en état de la penser au futur, même obligés à le faire. Or, ici se trouve bien la différence dont je parlais auparavant entre les « européens post-modernes » qui ne croient plus à la possibilité de forger le futur après avoir tant persévéré dans cette direction sur les pas de Hegel et de Marx, et la disparition du futur pour nous après sa destruction systématique par le communisme. On retrouve ainsi le problème de la *perspective intérieure* d'une culture, dont je parlais plus haut, et qui est si différente dans notre manière d'envisager le temps et la culture : nous sommes ancrés dans le mythe par manque d'une histoire récente crédible, tandis que pour les occidentaux l'histoire est un milieu dépourvu de tension bien qu'ils tâchent d'éviter, autant que possible, ses excès. Conséquence : ils pensent et agissent dans un présent *issu* du passé, nous sommes tombés dans le piège de les croire discontinus. Le piège dont vous parliez au début.

Prenons comme exemple notre sentiment d'identité nationale. Il est toujours spasmodique, ou bien parce qu'on le rejette furieusement comme issu du national-communisme de Ceaușescu, ou bien parce qu'on l'embrasse affolé à l'idée de sa perte irréversible. D'autre part, nous sommes convaincus du fait que les occidentaux, quant à eux, ont dépassé toute forme d'identité de cette sorte. Aucune de ces idées n'est cependant justifiée. Premièrement, si le national-communisme était peut-être redevable à l'extrême-droite des années trente, il plongeait ses racines surtout dans le romantisme du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est alors qu'on a construit le concept d'une identité nationale qui, à part ses vérités, a gagné l'envergure d'un mythe qu'on n'interroge plus scientifiquement. Deuxièmement, ces sentiments n'ont pas disparu tout à fait en Occident ; ils réapparaissent, en dépit de règles juridiques, pendant toutes les crises économiques. Force nous est de constater qu'ils gagnent des formes nouvelles sous l'influence de la culture globale mais qu'ils ne perdent guère leur virulence au moment d'une crise. Le Français, par exemple, parle toujours le français avec une fierté qui ne cède en rien à l'obligation de se débrouiller dans une autre langue au besoin.

Cependant, on peut bien dire que l'histoire a causé un changement des mœurs en Occident qui n'a pas (encore) son égal en Roumanie. C'est pourquoi le comportement de certains Roumains est parfois perçu comme tenant plutôt d'un certain passé que du présent. On pourrait donner de pareils exemples par rapport à un certain modernisme culturel, toujours en force chez nous mais considéré ailleurs comme dépassé, ou même à un postmodernisme dont beaucoup d'intellectuels roumains croient qu'il est toujours « de bon ton » de citer. L'intégration européenne admirée sans réserves par nous conduit aux attitudes beaucoup plus nuancées dans les pays où elle a déjà montré autant ses mérites que ses points faibles. Enfin, nous parlons souvent d'un certain « esprit retardataire », inévitable dans notre culture, tout en ignorant le fait qu'il est plus général en Europe et qu'il définit tout bonnement certains pays, régions ou lieux par rapport à d'autres. Les premiers ne

considèrent point un tel retard comme négatif en soi, au contraire, ils l'acceptent en tant que résistance – postmoderne, si l'on veut – à un modernisme outrancier. On a raison de définir l'Europe, même l'Union européenne, comme unifiée à certains niveaux et non pas à d'autres. Cette Europe à plusieurs vitesses n'est pas nécessairement un signe de division blâmable mais plutôt de robustesse locale en tant que nécessaire supplément à l'unification. En fait, cette perspective différente sur la culture devrait être discutée à fond en Roumanie surtout par l'histoire, la philosophie ou la théorie de l'art mais il se trouve, pas du tout par hasard, que justement ces domaines de développement théorique sont les plus faibles dans la culture roumaine actuelle. Il y a des metteurs en scène, des artistes, des écrivains de la jeune génération déjà très appréciés en Occident, à Paris entre autres, mais il n'y a aucun Roumain, autant que je sache, connu, lu, ou traduit pour ses travaux théoriques. Les racines de l'art plongent, peut-être, dans l'éternel ; ceux de la théorie, toujours dans l'histoire.

Or, revenant à votre question, je crois que notre attitude culturelle à l'étranger devrait tenir compte de ces différences de mentalité. La présence de l'histoire ailleurs ne se traduit pas par un immobilisme devant le passé mais justement par son intégration dans le présent grâce à quoi le comportement des jeunes gens diffère de celui de leurs parents. Il faut donc nous situer dans *cette* mentalité au lieu de persévérer dans celle des générations anciennes. Nous devrions alors parler de « nos valeurs nationales » non pas en termes de sublimes traditions mais en termes d'un *revival* actuel : leur signification n'est pas permanente, elle change avec le contexte historique même si notre admiration est toujours très forte. Eminescu, vous dites. Non, nous ne pourrions plus parler de lui aujourd'hui comme de l'essence atemporelle de l'esprit roumain mais plutôt comme d'un grand poète romantique, comparable à un Victor Hugo, ou à un Leopardi. L'anecdote dit, cependant, qu'André Gide, lorsqu'on lui a demandé qui était le plus grand poète de la France, aurait répondu, en soupirant : « Victor Hugo, hélas ! ». Ce bon mot exprime justement la conscience d'une distance historique ; son absence indique, au contraire, plutôt un culte anhistorique. Mais il y a encore une autre voie. Nous pourrions fort bien utiliser les vers ou les essais d'Eminescu afin de *remodeler* une certaine idée de l'esprit roumain de la même manière qu'on voit Romeo Castellucci remodeler au théâtre d'Avignon *La Divina Commedia*, ou notre metteur en scène Silviu Purcărete remodeler *Gulliver's Travels* à Édimbourg. Telle *re-mediation*, comme disent les Anglais, confirme tant la pérennité du texte que le changement de notre regard. Autrement dit, un grand film contemporain sur Eminescu serait peut-être aussi convaincant à l'étranger que les autres films de la Nouvelle Vague roumaine. Mais je crains qu'un Cristian Mungiu ne pense pas à le faire, bien qu'il puisse aimer les vers de *Luceafărul* (*Hypérion*) autant que moi comme les plus beaux du monde entier.

**M.-G. S. :** *Quels sont vos plus intenses souvenirs de la période communiste ?*

**S. A. :** Ce sont mes parents qui ont le plus souffert alors, pas moi. J'en garde quelques souvenirs, pourtant. À la fin de la guerre, à Bucarest, les patrouilles de soldats soviétiques, – ils étaient arrivés pour nous « libérer » des nazis – souvent complètement ivres, arrêtaient les gens dans la rue pour demander leurs montres : *Davai-teas* était devenu le slogan du jour. Ils riaient ensuite émerveillés par ces montres et les portaient toutes accrochées au poignet ou pendues au cou. Les gens qui ne se soumettaient pas à la demande risquaient d'être fusillés sur place. Un soir, mon père était sorti pour faire quelques pas dans la rue avec notre chien, devant la maison, sans prendre aucune montre avec lui car il n'en avait pas besoin. Ma mère et moi le regardions par la fenêtre. Tout à coup une telle patrouille est sortie du noir, a arrêté mon père et lui a fait le geste bien connu en lui disant des mots que nous n'entendions pas. Ma mère, en voyant la scène, s'était mise à trembler et m'a empoigné soudain avec une force dont je ne la croyais pas capable. Enfin les soldats, furieux, après avoir rudoyé mon père, l'ont poussé contre la porte et ont disparu dans la nuit. Je n'oublierai jamais la pâleur et le silence de mes parents quand ils se sont retrouvés à l'intérieur de la maison. Ils ne m'ont

rien dit alors mais, confusément, j'ai compris qu'on venait de frôler quelque chose de terrible. De tels moments, dont je ne comprenais pas le sens mais dont je subissais l'effroi qu'ils distillaient, se sont souvent répétés. Mon père était magistrat à la Cour de Cassation. Les autorités lui ont demandé de rejoindre le parti communiste sous peine d'être démis. Il a choisi de donner lui-même sa démission. Il a dû accepter n'importe quel boulot pour nous entretenir dont il ne nous racontait rien quand il rentrait le soir. Ma mère ne me l'a pas dit non plus. C'était leur manière de me protéger de l'histoire ! Beaucoup plus tard, vers la fin de mes études, j'ai rencontré une fois mon père dans la rue, rentrant à la maison. Il marchait devant moi, sans me voir, tout voûté, tellement abattu, tellement épuisé, que je n'ai pas eu le courage de l'appeler et de lui demander ce qui s'était passé. Je me suis dit que je devais à mon tour protéger un secret. Ainsi, les souffrances de mes parents sont restées cachées derrière une sorte de brouillard qui m'empêchait de voir la réalité quotidienne. J'ai appris à détester le communisme, aussi bien que ses rejets de nos jours, justement à cause de ce brouillard qui, en séparant mes parents, et toute leur génération, de la mienne, payait notre petite normalité avec leur souffrance. Dans les années soixante, au moment où j'ai commencé à vivre un peu ma propre vie, le pire était passé et on commençait à caresser certains espoirs. Cependant, mon père est mort en 1968, ma mère en 1989. Ils ont raté ainsi tous les deux les temps d'un certain soulagement dans la vie publique : mon père, la petite libéralisation de l'après soixante-huit, ma mère, la chute du communisme. Un autre type de souffrances devait pourtant écraser tout le monde en Roumanie dans les années quatre-vingt. C'est alors que j'ai commencé à organiser des manifestations de protestation à La Haye, devant l'Ambassade (soi-disant) de la Roumanie. J'avais parfois l'impression que quelqu'un me regardait de loin, en me souriant. Il se tenait tout droit, maintenant.

**M.-G. S. :** *A votre connaissance, avez-vous eu un dossier politique ? Avez-vous été surveillé par la sécurité ?*

**S. A. :** Non, pas que je sache. À la fin des années soixante, au moment de partir aux Pays-Bas sur l'invitation de l'Université d'Amsterdam, quelques agents de la Securitate m'ont demandé pourtant de travailler pour eux. J'ai refusé poliment mais carrément, tout en leur offrant de renoncer à l'invitation. Ils m'ont laissé partir, cependant, plus tard. Après la révolution, j'ai pu lire à un moment donné le dossier qu'on m'avait fait à la Securitate. J'ai découvert alors, à ma grande surprise, le rapport de l'officier qui m'avait demandé de coopérer : il y avait mentionné – chose inhabituelle, car elle témoignait de son échec ! – mon « refus catégorique ». J'en garde une copie.

**M.-G. S. :** *Après la Révolution de 1989, nous avons appris avec stupeur que plusieurs intellectuels roumains, même des écrivains de haute stature, ont collaboré avec la Sécurité. Selon quels critères jugez-vous les hommes de culture qui ont fait des compromis, qui ont trahi leurs semblables ?*

**S. A. :** Il faudrait les juger selon les mêmes critères qu'on emploie pour d'autres catégories de Roumains qui ont accepté ladite collaboration. Si j'ai raconté la scène du racolage plus haut c'était pour suggérer qu'un refus était toujours possible au prix de renoncer aux avantages liés – probablement – à l'acceptation. Le refus pouvait signifier l'impossibilité d'une vie sociale plus confortable. Le risque *pouvait* être plus grand – probablement – mais il y avait des gens qui cédaient à la peur sans savoir si elle était en fait justifiée. La peur et la corruption, ou simplement les racontars, ont eu plus d'effet que la mise en prison, au moins à partir des années soixante. Il est cependant difficile de décider comment juger *moralement* les gens en question. En ce qui me concerne, je n'ai pas d'excuse pour eux, sauf en des situations très spéciales, assez rares, d'ailleurs. Le vrai problème de la Roumaine est cependant l'absence d'un jugement *juridique* dans ces cas, même pour des gens qui ne sont plus en vie. La loi de lustration est venue trop tard, l'enquête récente sur quelques cas est tellement lente qu'elle n'arrivera – probablement, pour la troisième fois – à rien. Les crimes contre l'humanité, si ils restent non punis, pèsent sur tous les survivants et dérèglent leur fonctionnement

normal plus tard, quelle qu'ait été leur part prise aux évènements, ainsi que j'ai essayé de le montrer plus haut.

Comment survivre à la honte publique même s'il s'agit en l'occurrence de la honte des autres ?

**M.-G. S.** : *Pensez-vous que tout homme de culture doive s'impliquer dans les problèmes de sa « cité » ?*

**S. A.** : Oui, à un certain moment de sa vie, ou de la vie des autres. Mais non pas toujours, autrement il perd très vite sa qualité d'« homme de culture » et devient politicien ou journaliste. Ce qui peut être très important aussi, bien que ce soit dans un plan social différent. Notre réalité nous montre cependant que les gens de qualité parmi ceux-ci sont tristement rares.

**M.-G. S.** : *Croyez-vous que les intellectuels ont le pouvoir de changer le destin de leur pays ?*

**S. A.** : Non, l'histoire – y compris celle de la Roumanie – nous montre qu'ils ne peuvent pas le changer, ils peuvent seulement le décrire au passé. D'ailleurs, si l'on veut parler du destin de notre pays, ainsi que le faisaient Nae Ionescu, Mircea Eliade et d'autres membres du groupe *Criterion* dans les années trente – Cioran rêvait d'une Roumanie ayant la population de la Chine et le destin de la France ! –, je doute très fortement qu'on puisse encore le faire de notre temps. Je ne vois pas comment placer ce terme dans le vocabulaire politique actuel.

**M.-G. S.** : *Y a-t-il de l'amitié entre les écrivains ? Quels sont vos amis du monde littéraire ?*

**S. A.** : Oui, sans doute. Mais ne me demandez pas des noms, s'il vous plaît, de grâce. Avoir des « amis du monde littéraire » suggère un certain faire commun, l'appartenance aux mêmes activités ou convictions. Tel n'a jamais été mon cas : je n'ai été ni écrivain moi-même, ni critique littéraire « engagé » pour la « noble » cause des autres. J'aurais pu le faire à certains moments de ma vie par rapport à des groupes différents mais, ayant pris une certaine distance vis-à-vis de la critique littéraire en général, je me suis dit que je n'étais pas bon à « servir » dans un groupe non plus, et ceci même si je partageais ses valeurs. J'ai gardé pourtant plusieurs amis et, surtout, j'ai sauvé ma disponibilité d'écrire ce que je voulais sur n'importe quoi. Cependant, et en même temps, un certain isolement dans la vie littéraire s'en suivit. On ne peut pas lui appartenir tout en y restant solitaire. La liberté et la solitude vont bien ensemble, mais elles ont un prix qu'il faut payer, et je l'ai payé.

**M.-G. S.** : *Tenez-vous un journal ? Quelles seraient les impressions sur lesquelles porteraient vos notations de ces jours-ci ?*

**S. A.** : Je n'ai jamais été capable de tenir un journal, ni même de compléter régulièrement mon agenda, sauf pour les obligations de travail. C'est curieux et c'est très nuisible du point de vue pratique. Il m'est difficile de comprendre pourquoi. Je présume que mon rapport avec le temps est détraqué, mais je ne saurais pas dire ni comment, ni pourquoi. *Je ne veux pas voir le temps passer à travers mon agenda.* Il suffit de le sentir s'accumuler dans mon corps. La peur, peut-être. Ou l'espoir que l'ignorer aide à le contrôler. Vous voyez bien que mon essai d'expliquer le temps chez les Roumains est miné par l'écoulement du temps en moi. Ou l'inverse.

Cependant, il fonctionne assez, tant bien que mal, pour m'avertir qu'il est grand temps que ces confessions finissent, enfin.

Merci de m'avoir convaincu de les faire.